

Ciel variable

Cercle vicieux

Diane Morin

Number 3-4, 1987

À ciel ouvert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

0831-3091 (print)

1923-2322 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, D. (1987). Cercle vicieux. *Ciel variable*, (3-4), 10–11.

CERCLE

«Je vais errer désormais
à travers les terres de l'Ouest et les montagnes de l'Est,
et le désert du Sud, sac au dos, à la recherche de la pureté.»
Jack Kerouac, LES CLOCHARDS CÉLESTES.

VICIEUX



Innombrables, même en oubliant les orphelinats et la quantité de cellules embryonnaires en attente d'une éprouvette. Plus près de nous, ceux qui, faute de temps ou d'argent, s'accommodent d'un espace désuet jusqu'à la signature du prochain bail. Ou bien, ces mieux nantis, ne sachant que faire de leurs multiples cabanes, errant par saison froide, sur les plages exotiques, à la recherche d'une hutte sauvage. Sans compter tous les autres, ceux qui ont abandonné, las de se heurter aux contraintes sociales. On préfère les ignorer, les laisser divaguer à la rue, prétextant l'existence d'un instinct migrateur plus ou moins développé chez l'individu.

On déplace nos pénates d'un point cardinal à l'autre, depuis au moins dix millions d'années, dans le seul but d'assurer notre survie. Poussé par le froid dans sa quête de nourriture, le premier homme se voit contraint de modifier son mode de vie, inadéquat aux changements climatiques. Il s'invente d'abord des vêtements de fourrure, puis des abris de peaux de bêtes et de branchages qu'il enfonce dans le sol pour échapper aux vents de la savane, pendant que plus au sud, il s'abrite sous les auvents des falaises ou à l'entrée des cavernes. C'est par la découverte du feu que l'homme se sédentarise. Ayant d'abord servi à le réchauffer, puis à cuisiner, le foyer incite petit à petit au rassemblement et devient le premier élément social.

Il y a neuf mille ans, alors que le climat s'adoucit et favorise l'agriculture, on assiste à la cohabitation du chasseur nomade et du paysan sédentaire. La première ville date de la même époque: Catal-Hüyük, à l'est de la Turquie. On y compte dix mille habitants. Une ville sans rues, où l'on circule par les toits. Le trou de la cheminée (!!!) donne accès à de petites maisons carrées, d'un ou deux étages, faites de briques et d'argile montées sur une charpente de bois.

La stabilité et le confort comportent certains dangers. Curieux de voir derrière l'horizon, l'homme blasé s'est lancé vers son évolution. Quel paradoxe! Puisque, sans en être conscient, il a amorcé la destruction de la planète.

Il n'y a que trois mille ans, les peuples de la mer attaquent le Proche-Orient, d'où la naissance des guerres, des dispersions, voire même, la disparition de civilisations entières. De la même manière, on a chassé les Mayas du Yucatan, ce peuple dont la culture si riche influence encore toute l'Amérique indigène. Tout comme eux, les Pawnis et les Sioux sont poussés vers le nord, tandis que les Algonkins fuient vers le sud. Et depuis l'an 600, ce mouvement de va-et-vient est incessant. L'Iroquois est, des groupes amérindiens, le grand voyageur qui entoure ses déplacements d'une vénération religieuse. Pressés de tous côtés par les Espagnols, Français et Anglo-Saxons, les Indigènes sont maintenant groupés, au nombre de trente-cinq à quarante millions, sur une bande de territoire ininterrompue, allant du centre mexicain jusqu'au Chili.

Comme leurs frères amérindiens, les Tziganes sont issus des Indes lointaines et eux aussi, tentant d'échapper aux multiples invasions, se voient refoulés vers des régions déshéritées. Ils finissent par se disperser à travers tout l'Orient avant de se diriger vers l'ouest, traversant d'immenses déserts, où ils habitent des maisons semi-souterraines, des huttes de torchis ou des tentes de tissu à peine retenues par des pierres. En 1350, les autorités en ont assez de voir ces fils de la nature se promener à tous vents et proclament le vagabondage, c'est-à-dire l'errance sans domicile fixe, ni profession reconnue, comme un délit officiel.



Puis, en 1438, on prouve l'existence d'une organisation des «gueux» qui coïncide avec l'arrivée des Bohémiens. Ces derniers établissent leurs quartiers dans les granges et logis inhabités, campant hors des villes où ils dressent leurs tentes. On les voit en compagnie des «gueux», ces «gens sans-aveu» qui exercent le métier de colporteur itinérant, et des «caymants» (QUÉMANDER), ceux qui font profession de recevoir la charité quand ce n'est pas de l'exiger.

Plus tard, soit vers 1783, oubliant leur phobie de l'eau, certains Gitans s'embarquent pour l'Amérique du Sud. Puis en 1855, un autre groupe se dirige vers la Roumanie, s'offrant comme main-d'œuvre saisonnière. Ensuite, en Russie, ils campent aux abords de Moscou, dans des taudis misérables, des ghettos de baraques en bois, des tentes rapiécées et des roulottes boiteuses. À nos jours, on les rencontre partout, ils sont de cinq à six millions errant de par le monde.





Les révolutions, les cataclysmes, les épidémies et la famine provoquent aussi l'exode de millions d'êtres, laissant déferler un flot humain de nouveaux errants. Autrefois, on appelait ces grands déplacements «migrations», depuis la Première Guerre mondiale, on appelle ce mouvement «immigration». Les arrivants chassés de leurs pays par la misère, acceptent des tâches parfois rebutantes. De fonctionnaires, officiers ou commerçants, ils se retrouvent ouvriers agricoles, travailleurs des mines ou même laveurs de vaisselle.

Le chômage, les taudis et la mauvaise santé en mènent plus d'un à la mendicité, phénomène issu du salariat et de la propriété privée. L'industrialisation a tué l'ouvrier saisonnier et le colporteur; ces vagabonds devenus inutiles sont maintenant redoutés. Nombreux aussi sont les sans-domicile, victimes de la crise du logement. Vieillards, sinistrés, infirmes ou malades, ils sont expulsés, incapables de payer leur loyer, ou tout simplement, jetés à la rue par un taudis qui risque de s'effondrer.

Il fallait bien se douter qu'après toutes ces répressions, l'homme ferait preuve d'intelligence et essaierait, une fois de plus, d'échapper aux mesures sociales oppressantes. C'est ainsi, qu'après la Seconde Guerre mondiale, on assiste à la montée des sociétés parallèles.

Initiateurs de la révolution culturelle et partisans de la liberté des mœurs, les Beatniks ont aussi arpenté le globe, n'ayant que leur sac à dos en guise de refuge. Que dire des Hippies, ces pacifistes organisés selon une forme tribale empruntée aux Indiens, vouant un culte à Krishna dans les gares et les stations de métro, prêchant la libération de l'esprit par la consommation du chanvre qui procure une sensation d'absence...

Qui n'a pas ressenti le besoin de tout abandonner et de partir à la recherche du petit Indien qui se cache en lui?

Certains ont des vues plus grandioses. Dernièrement, Irwing, probablement nostalgique du sol lunaire, s'est lancé au sommet du Mont Ararât afin de retrouver l'Arche de Noé.

Ça le ramènera peut-être sur terre.

Diane Morin ■